

LES AMIS DU VIEUX MARSANNE



Bulletin de liaison N° 13

1993

Chers Amis

C'est avec un grand plaisir que nous vous faisons parvenir ce treizième bulletin qui permet de faire avec vous le bilan de nos activités.

Nous avons eu l'honneur de recevoir la société d'archéologie de la Drôme avec son éminent Président, l'abbé Ferrier qui avait choisi Marsanne pour sa sortie printanière. Malgré le temps menaçant, le jeudi de l'Ascension un groupe de marsannaises (les messieurs ont eu peur de la pluie) a parcouru une dizaine de kilomètres dans notre belle forêt. Nous sommes passées par des lieux bien connus : la "Pierre Sanglante", les trois croix, le Tripoli et avons terminé notre descente sur St-Félix et le vieux village sous la pluie. Dommage, mais cela reste malgré tout un bon souvenir pour toutes.

Les visites guidées du vieux village, bimensuelles en mai-juin et hebdomadaires en Juillet-Août ont eu du succès. 120 personnes ont été intéressées par nos vieilles pierres sans compter celles venues pour les journées du patrimoine les 18 et 19 septembre.

Nous avons aussi participé aux fêtes du 15 août avec le char représentant l'épicerie d'antan. Certains auront reconnu le comptoir de Mlle Maurel, d'autres auront apprécié l'odeur du café grillé.

Un exemplaire de chaque bulletin que nous possédions a été gracieusement offert à la bibliothèque de Marsanne, afin que chacun puisse y trouver la documentation souhaitée.

Madame Raymond a aussi donné un livre de St Félix et rédigé une bibliographie actuelle des écrits concernant Marsanne.

Mais le travail qui a demandé le plus d'investissement à tous est l'exposition que vous pourrez voir du 6 novembre au 14 novembre en mairie de Marsanne.

Trois membres du bureau ont permis, grâce à leur collection personnelle de cartes postales anciennes, que nous puissions travailler avec *Mémoire de la Drôme* (1)

Nous avons choisi 34 cartes postales et photos anciennes représentant notre village dans la première moitié de ce siècle. *Mémoire de la Drôme*, par des moyens techniques performants, les a reproduites en photographie d'une rare qualité, format 40 x 50, ceci nous permet de voir au mieux des détails non visibles à l'œil nu sur les documents originaux. Pour ceux qui le désireront, il y aura possibilité d'acquérir ces photographies.

Nous en profitons pour exposer celles que nous avons commandées à Pierre-Etienne FLEAU en 1991. *Mémoire de la Drôme* a choisi ces mêmes dates pour sa première exposition itinérante sur le thème " Les Présidents de la République dans la Drôme " N'est-ce pas un honneur d'accueillir cette rétrospective dans le seul village drômois qui vît naître un futur Président de la République ?

A bientôt pour ces expositions où vous aurez plaisir à retrouver les lieux habituels de la vie quotidienne des marsannais en ce début de XXème siècle.

La Présidente
Marie-Paule Wender

Voir l'article en fin de bulletin sur cette association.

ASSOCIATION DES AMIS DU VIEUX MARSANNE

Siège social : Mairie, 26740 MARSANNE

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Membres élus :

1991 - 1994 : P. CHAREYRON, J. GABELIER, MP WENDER, M J GUERGUY

1992 - 1995 : ML RAYMOND

1993 - 1996 : G. MONTAGNE, S. CHAINAS, D. HUVELLE, C. HUGON

BUREAU

Présidente :

Marie-Paule WENDER

Vice-Présidents :

Marie-Louise RAYMOND

Gérard MONTAGNE

Trésorière :

Sylvie CHAINAS

Trésorière chargée fu Fonds Saint-Felix : Sylvie CHAINAS

Secrétaire

Marie-Josée GUERGUY

LES EPICERIES MARSANNAISES

Cet article n'aurait pu être écrit sans l'aide de Mesdames Marie Burel, Eva Mary et Yvonne Petit, anciennes épicières, Madame Annie Roussin, filleule de Mlle Maurel, Monsieur Pierre Jouve, petit-fils de Mme Vendran, Mesdames Juliette Bert, Yvonne Bonnefoy, Marie-Thérèse Buis, Odette Peloux, Marie-Louise Raymond, Jeanne Tissot et Monsieur Georges Hugon.

Toutes ces personnes ont, non seulement décrit les épiceries telles qu'elles les ont connues, mais m'ont fait part de réflexions sur la façon de vivre qui sont écrites en caractères penchés.

Aussi, je tiens à les remercier pour les souvenirs qu'elles ont bien voulu me conter, souvenirs d'enfance pour certains, d'anciennes épicières pour d'autres, mais de clientes aussi.

La fermeture de l'épicerie de Marsanne pendant cinq mois m'a fait réfléchir sur ce qu'était le commerce de notre village depuis le début de ce siècle, et plus particulièrement sur nos épiceries depuis 1900.

Espérons que Marsanne ne verra pas la disparition de son commerce d'alimentation. A chacun de nous de faire en sorte qu notre village puisse toujours vivre, un village sans boutique étant un village sans vie, sans âme.

Où se trouvaient les épiceries ? Que vendaient-elles ?

Comment était organisée la distribution de l'alimentation dans notre village et nos campagnes ?

C'est ce que nous allons essayer de découvrir au fil des lignes suivantes. Mais seule la mémoire collective pouvait m'aider dans cette tâche.

Merci à tous.

Les villages du 19^e siècle vivaient au rythme des travaux de la terre. Les villes et leurs attraits étaient souvent éloignés. Elles l'étaient d'autant plus que les voyages se faisaient à pied ou en charrette, au pas du bœuf ou de l'âne. Chaque localité, même la plus modeste, devait donc par nécessité disposer sur place du plus grand nombre de corps de métiers pour assurer l'indispensable quotidien. C'est ainsi que de nombreux villages étaient prospères.

Les lieux de la vie communautaire de rencontre ou d'échanges sont nombreux dans notre village en ce début de 20^e siècle : boutiques, fontaines, lavoirs, église ou bien champs de foire, cafés. Essentiels à la solidarité villageoise, on s'y retrouve pour traiter des affaires, décider des mariages ou simplement échanger des nouvelles. La fin du 19^e siècle et le début du 20^e sont l'âge d'or du petit commerce, de la boutique. Désormais, chaque village a, au moins, son épicerie et son boulanger.

Marsanne, en 1907, compte 5 épiceries, 2 boulangers, 2 bouchers, 8 cafés, 2 hôtels, 2 magasins de Nouveautés, 1 modiste, 3 tailleurs et 4 tailleuses pour 1 230 habitants, sans nommer tous les artisans qui feront l'objet d'une autre étude.

Toutes ces boutiques réunies permettent de vivre, mais aussi de maintenir la vie au pays. C'est important. C'est pourquoi je tiens à rendre hommage à ceux qui, avec un exemplaire dévouement, entretiennent envers et contre tout la tradition du petit commerce local.

L'épicerie est la boutique du début de ce siècle. On y trouve de tout. Elle est le symbole de l'ouverture vers une économie de marché. L'invention de la "réclame" incite le consommateur à acheter et, au besoin seul, vient s'ajouter l'envie de posséder ou d'essayer ces nouveaux produits chargés de mystère : apéritifs, boîtes de conserve ...



LES LIEUX ET LES PERSONNES

Où se situaient les épiceries de Marsanne depuis 1900 ?

L'épicerie Petit

Quatre générations s'y sont succédées.

En 1894, l'Annuaire de Fournier de la Drôme mentionnait déjà le nom de "PETIT" parmi les épiceries. Ce fut Mme Yvonne Petit qui arrêta ce commerce en juin 1979. Le magasin se trouvait là où habite Mme Petit actuellement, à l'angle de la route de Valence et de la rue du Comte de Poitiers.

Immeuble à côté du Monument aux Morts

A la place de la coiffeuse actuelle se sont succédées depuis la fin du siècle dernier six épicières :

Mme Vve Ducros, appelée "la Mère Ducros" par les Marsannais,

Mme Richaud, épouse Sayns,

Mme Vendran, qui a pris ce commerce au début du siècle et le tint jusqu'à sa retraite en 1935.

Un jeune couple devint ensuite gérant de la "tour de Crest", mais cela ne dura qu'un an.

M. Michel, propriétaire de cet immeuble et maire de Marsanne, a contacté M. et Mme Burel. Monsieur était agent commercial et Madame prit la gérance CASINO en 1936 jusqu'en 1942 (1). Mme Marcel vint ensuite jusqu'en 1945. A partir de cette année-là, il n'y eut plus d'épicerie à cet emplacement.

(1) Les dates mentionnées peuvent ne pas être précises à un an près, les personnes interrogées ne s'en souvenant pas avec exactitude.

Immeuble où se trouve la Caisse d'Epargne en 1993

La gérance CASINO traversa la route pour s'installer dans cet immeuble, et M. et Mme Armand Blache en devinrent les nouveaux occupants à partir de 1945.

Particularité de ce magasin, ce fut une épicerie "PORTE-POT". M. Blache connaissant bien les agents des Contributions obtint l'autorisation d'avoir une table au fond de la boutique où les clients pouvaient consommer quelques boissons.

M. et Mme Blache resteront à cet emplacement jusqu'en 1958, avant de reprendre le café du "PROGRES", place Auguste Canon. Cette même année, M. et Mme André et Eva Mary prirent la succession en ces lieux, mais sans l'enseigne CASINO. Ils étaient épiciers indépendants (après avoir été boulangers à la place de M. Culet). Ils y restèrent jusqu'en 1970 et vinrent ensuite s'installer pour quelques années encore à la place de l'épicerie actuelle.

Immeuble de la Poste

Une épicerie occupa cet emplacement de 1898 à 1931. En 1898, la famille Maurel arrive à Marsanne. Monsieur est brigadier des Eaux et Forêts, Madame tient boutique d'alimentation. Mlle Marie Maurel continua ce commerce après le décès de ses parents et y resta jusqu'en 1931, date à laquelle elle M. Latard, propriétaire, vendit son immeuble aux PTT.

Epicerie actuelle

Mlle Maurel chercha donc un nouveau local et vint s'installer dans cette maison qui était auparavant le café Serret. Elle y prit en 1931 la gérance RAMADE jusqu'en 1964, 33 ans !

M. et Mme Amic lui succédèrent. En juin 1970, nous y retrouvons M. et Mme Mary, gérants RAMADE. Il y resteront jusqu'en 1972, mais sous l'enseigne COOP.

Plusieurs gérants COOP les suivront. La dernière gérante, Dany Chassagnon, partit en septembre 1990. Il faut savoir que les magasins COOP avaient été rachetés par CODISUD, et c'est cette même société qui mit l'enseigne SAP en avril 1990.

De septembre 1990 à décembre 1992 plusieurs épicières se succédèrent sans rester à Marsanne.

Décembre 1992 : ce fut la décision définitive. Marsanne n'a plus d'épicerie.

En avril 1993, Agnès et Jean-Marc Dansage s'installent en tant que commerçants indépendants, et notre village a de nouveau un magasin d'alimentation.

Il revit !



PLUSIEURS DATES SONT A RETENIR

1914 qui est un grand tournant pour les habitudes du pays. Nous ne comptons plus à partir de cette année que 3 épiceries (Vendran, Maurel et Petit).

1970 voit la disparition de la 3^e puisque M. et Mme Mary viennent s'installer au magasin RAMADE (épicerie actuelle).

1979 Mme Petit prend sa retraite et ferme son magasin définitivement. Il ne reste qu'une épicerie à Marsanne

En revanche, les écrits (Annuaire Fournier de la Drôme) ont oublié une boutique que la mémoire collective mentionne : l'épicerie du vieux village.

Monsieur Baudoin se trouvant dans la maison de M. et Mme Pion, angle de la rue du Four banal et de la rue St Claude. Cet épicier tint commerce de la première Guerre mondiale à 1935 : *"on allait chez lui, on y trouvait de l'huile, du savon, des sardines, du café, des conserves. C'était une petite épicerie. Il y avait de tout, on ne prenait pas de grosses quantités, nous n'achetions pas 1 kg de sucre, mais seulement 250 grammes"*.

QUE TROUVAIT-ON DANS NOS EPICERIES D'ANTAN

Il s'agissait de magasins miraculeux, on y trouvait de tout. Les enfants y allaient souvent chercher deux sous de bonbons anglais, de pastilles de menthe ou de boules de gomme. Après les années 50, nous y achetions les bonbons et les sucettes du Pierrot Gourmand, les caramels à 1 franc, les barres de caramel (les fameux "Carambars" à 5 francs), les roudoudous, la poucre de coco, les rouleaux de réglisse, etc.

Chaque épicerie avait ses bocaliers de bonbons, les enfants en mangeaient moins que maintenant, mais malgré tout...

Souvent, était réservé un bocal avec des sucreries que l'on donnait aux bambins sages qui accompagnaient leur maman. Ces dernières s'approvisionnaient en sel, café, fil DMC, cirage Lion Noir, bougies, pétrole, vermicelles ou pâtes langues d'oiseaux, allumettes en grosses boîtes de carton jaunâtre avec du papier de verre sur le côté, etc., et il y a les denrées qu'on oublie, qui ne font plus partie de la vie d'aujourd'hui.

Entre les deux guerres, le café constituait un breuvage très apprécié, même dans les familles modestes. Dans les années 1920-30, les gens prenaient 100 grammes de café, *"on n'achetait pas comme maintenant"*.

Il y avait celui du Caïffa qui passait de ferme en ferme, celui de l'épicier qui brûlait lui-même son café devant sa boutique, une fois par semaine. L'épicerie PETIT a perpétué cette tradition jusque dans les années 1968-69. Le brûloir était sorti, on y mettait le café vert et un merveilleux parfum de café envahissait tout le quartier.

Et le savon de Marseille ! On l'achetait par barre de cinq kilos, on le plaçait sur la cheminée de la cuisine ou sur l'armoire pour qu'il devienne sec et dur. Au moment de s'en servir, on le coupait avec un fin fil de fer. Quelques années plus tard, il y eut le choix de la grosseur des morceaux de savon : 500 g, 600 g, et 1 kg. Ils étaient conditionnés souvent par paquets de six *"au moment de la réclame chez B..., on en prenait dix paquets"*.

Ces réclames en étaient à leurs balbutiements, comparées aux publicités de cette fin de 20^e siècle. Mais elles faisaient le succès des magasins à succursales multiples. Chez Ramade, par exemple, pour le savon ou le café, *"il y avait la réclame tous les trois mois, l'affiche était sur la porte, les gens voyaient que c'était la semaine suivante, alors ils en commandaient à l'avance. Une fois, il y eut tellement de café vendu qu'il fallut une livraison supplémentaire"*.

Ces réclames ne permettaient pas d'acheter moins cher, le prix était inchangé, mais il était donné des timbres aux clients : *"un paquet de café valait dix timbres, un litre d'huile quinze ; avec ces timbres, la clientèle avait le choix d'objets divers et variés (linge, batterie de cuisine,). Il s'achetait beaucoup au moment des réclames, café, sucre, huile, pour avoir bien des timbres. Certains en profitaient pour se monter en ménage"*.

Il n'y avait pas le lait pasteurisé ou longue conservation que nous connaissons aujourd'hui. Il s'agissait de lait frais qui devait être bouilli pour être conservé, et sur lequel on récupérerait la crème de lait pour faire de délicieux petits gâteaux secs.

Le lait frais de vache s'achetait directement chez le producteur. Mais dans notre région, l'habitat est dispersé, les fermes ne sont pas dans le village ; il y avait donc nécessité d'avoir des dépôts de lait. Il y en eut plusieurs à Marsanne - Marie Maurel entre 1931 et 1964. Mme Mary en vendait toujours au détail en 1970.

Les Marsannais apportaient leurs récipients le soir avec leur nom inscrit dessus. La commerçante connaissait bien la quantité désirée par chacun, et les clients revenaient le lendemain matin après 7 heures. Pour ceux qui oubliaient et ne venaient qu'à midi, le lait avait tourné parfois !

Le lait des chèvres servait à la fabrication de tommes fraîches. Il n'existait pas toutes les variétés de fromages blancs, yaourts et autres desserts actuels à base de lait.

Les fermières livraient les différentes épicerie une fois par semaine. Une ancienne commerçante m'a confié qu'elle en écoulait une centaine tous les vendredis. Il était amusant de voir les Marsannaises arriver, qui avec un bol, qui avec une assiette ou tout autre ustensile pouvant recueillir leur achat.

Ensuite, vint la période des pots de yaourt Danone en verre et les bouteilles de lait consignées que nous ramenions. Et maintenant, nous jetons tout.

Dans les fermes, il se fabriquait des tommes de chèvre sèches. Les commerçants avaient un assortiment de fromages restreint :

- le gruyère qu'ils recevaient en grande roue complète et qu'ils conservaient à la cave sur de la paille fraîche.
- le fromage bleu en meule de 2 kg
- les tommes de chèvre sèches

L'été, il y avait des *"cloches en toile métallique pour éviter les mouches"*.

Parfois, le client était exigeant pour le gruyère, *"l'un ne voulait pas de croûte, l'autre désirait le morceau de devant, il fallait le morceau du milieu au troisième, et puis, s'il était un peu sec, on ne le voulait pas. Heureusement, on avait la râpe et on faisait le fromage râpé"*.

Ce fromage râpé était souvent source d'oubli sur la liste de la ménagère. En effet, il m'a été rapporté par plusieurs anciennes épicières que, pour 50 g de râpé pour la soupe, on tapait à la fenêtre du magasin le dimanche soir, ou on venait le chercher à midi et demie, au moment de faire cuire les pâtes ou le riz !

Nos épicières n'avaient pas d'horaires. Elles ouvraient de 8 heures du matin (7 pour celle qui faisait le dépôt de lait) à 20 heures le soir, voire 22 heures l'été, et ceci sans interruption. Il n'y avait qu'une seule demi-journée de congé, le dimanche après-midi, *"mais les gens venaient taper pour qu'on leur ouvre. On n'a jamais pris de congés. Nous n'avions pas l'habitude. Si on voulait garder ses clients, il fallait toujours être à leur service."*

On ne trouvait ni viande, ni charcuterie dans les épicerie avant 1945. Le jambon sous cellophane n'aurait satisfait personne, sans compter que de nombreuses fermes tuaient toujours le cochon.

Autre particularité des épicerie de la première moitié de ce siècle, beaucoup d'aliments étaient vendus au détail - pâtes à potage, sel, huile, vinaigre, anchois, lentilles, pois cassés, sucre, pétrole, farine.

Cela faisait le délice des charançons, mais pas ceux de l'épicière lorsque ces visiteurs arrivaient. D'où l'intérêt des produits préemballés, mais la clientèle les boudait au début et a dû s'adapter à ce mode de présentation. *"Avec les marques, on ne paie que l'emballage publicitaire"*.

On achetait un hecto, une livre, un verre d'huile, cinq anchois... *"on ne dépensait pas si on n'avait pas d'argent. Les marchandises se vendaient par petites quantités"*.

Pour l'huile, c'était au verre, ensuite au litre. Tous avaient des tonneaux d'huile avec le robinet qui était à la hauteur des enfants ! Il arrivait que ceux-ci l'ouvrent et qu'un litre d'huile se répande sur le sol. L'huile vendue au détail posait des problèmes l'hiver. Aussi, il arrivait qu'on installe des briques chaudes autour du bidon et du robinet. En 1940, hiver où il fit très froid, tirer un litre d'huile n'était pas chose aisée !

RAMADE étant le spécialiste de l'huile livrait principalement de l'huile d'olive (l'huile Ramade existe toujours). Les olives étaient aussi vendues au détail, livrées dans des corbeilles en vannerie qui étaient consignées au commerçant.

Toutes les épicerie vendaient de la morue. Certains la dessalaient, d'autres pas. Cela se pratiquait dans de grandes bassines "ce qui donnait à la grande pièce l'odeur de la mer". (Barjavel, "La charrette bleue") Cette opération se passait le jeudi après que chaque cliente eut choisi son morceau. *"Alors, c'était la dispute, les uns ne voulaient pas la queue, les autres ne désiraient pas l'aile, il leur aurait fallu que des morceaux du milieu"*.

Ensuite, on attachait à chaque morceau de morue, à l'aide d'un bout de raphia, une étiquette sur laquelle était noté le nom de la cliente. Il y avait lieu de changer l'eau souvent. La fille de Mme Vendran disait que la morue était dessalée dans le bassin de la place publique, "*chose qui peut paraître aberrante aujourd'hui*".

La morue était le seul poisson disponible et il s'en consommait beaucoup.

Entre 1930 et 1940, M. Charrère (père de "la Marguerite") vendait tous les vendredis du poisson frais devant l'épicerie de Mlle Maurel, sous la marquise : "*il pesait avec son poids, tout le monde venait en chercher*".

Tous les épiciers vendaient des fruits et légumes, "*mais on n'achetait pas le premier légume comme maintenant*". Avant la dernière guerre, "*ce sont ceux qui en cultivaient qui les apportaient dans les épiceries*". Ensuite, cette tradition a continué, "*mais nous faisons aussi nos achats à Montélimar*".

Madame Petit y allait 2 à 3 fois par semaine, l'été, lorsqu'il y avait les "*estivants*". Elle se servait aussi chez les producteurs locaux, surtout pour les pêches.

Les clients payaient toujours ce qu'ils emportaient, principalement avant les années 50. Ensuite, certains faisaient marquer : "*on faisait l'avance toute l'année en attendant la récolte. C'est une maladie de faire marquer, car beaucoup pouvaient payer.*"

Comment les commerçants réglaient-ils leurs fournisseurs ?

Avant 1940, tous n'avaient pas de compte bancaire

Monsieur Henri Peloux était mandaté par toutes les banques pour présenter les traites des grossistes aux commerçants qui payaient en espèces.

Il fit cela sur 17 communes, en plus de son travail de secrétaire de mairie de Marsanne, jusqu'en septembre 1939.

Les marchands payaient à 30, 60, ou 90 jours et voyaient arriver l'encaisseur les 15 et 31 du mois.

Les gérants des magasins Casino ou Ramade payaient, à chaque livraison, la précédente. M. Peloux n'allait pas chez eux.

Les épiciers ne se plaignaient pas de leurs revenus, mais avant 1940 il n'y avait pas de TVA, ils n'étaient pas tenus à avoir une comptabilité sur le plan fiscal. Ceux qui voulaient savoir où ils en étaient, notaient leurs "entrées" et "sorties". Le peu de bénéfice qu'il y avait, était pour eux intégralement

Comme tous les villages, Marsanne avait ses personnages pittoresques qui font encore rire aujourd'hui.

Nous n'avions pas "Lou Ravi", mais Lisa et Marguerite Charrère. Que de souvenirs pour certains lecteurs !

Lisa était la femme et Marguerite la fille du marchand de poissons. Elles ont habité toute leur vie au vieux village. Beaucoup se souviennent de "la Marguerite" puisqu'elle est décédée dans les années 1970. Lorsqu'elles se disputaient dans une épicerie, elles faisaient fuir toute la clientèle. De chez Mme Petit, on les entendait jusqu'à la boulangerie proche de l'église.

Il ne fallait pas les regarder, elles croyaient qu'on se moquait d'elles et vous vous entendiez alors traiter de tout un vocabulaire qui n'était pas des plus choisis !

"La campagne" était servie par des épiciers ambulants

Les fermes sont éloignées du village et il n'y avait pas une ou deux automobiles par ménage ! Entre les deux guerres, on comptait sept épiciers ambulants : "Caïffa", Mrs Petit, Burel et Baudoin, Mrs Elie de Montélimar, Dorier de Saint-Gervais et Souiol de Montélimar.

Ensuite, il y eut Ramade et Vallon de Cléon, M. Petit avec son épouse qui firent les tournées de 1957 à 1969, "Caïffa" jusque vers 1950. "*Ils ne faisaient pas tort aux épiciers du village*".

M. Baudoin partait du vieux village avec son tricycle qui avait une caisse devant. Les Marsannais se souviennent de le voir descendre la Côte, puis prendre la route de Cléon d'Andran à toute allure. Peu

d'autos l'inquiétaient sur son trajet. Comme "Caïffa", il avait peu de marchandises, mais de tout pour satisfaire la clientèle qui achetait peu à la fois.

"Caïffa" était le nom d'un établissement à succursales multiples couvrant la France entière. Sa réputation venait principalement de son café surchoix. On connaissait "Caïffa" et on oubliait son nom de famille. Il avait une carriole, et ensuite un tricycle.

Tout épicier ambulant astucieux s'arrangeait avec ses concurrents pour équilibrer les passages de l'un et des autres. En principe, on prévoyait de tourner à un jour d'intervalle sans jamais se doubler. De la sorte, on ne se causait par tort et chacun y retrouvait son comptant.

Les fermières voyaient un épicier presque tous les jours, certains passaient à 8 heures le soir !

En faisant leurs tournées, les épiciers acceptaient parfois lapins, poulets, œufs, en échange de la marchandise prise. Ainsi, les clientes ne déboursaient rien. Ils avaient l'occasion de vendre ces volailles au magasin, et le surplus était rapporté au coquetier de Sauzet qui payait l'épicier (2).

Dans une ferme, le produit des volailles payait l'épicerie de l'année.

Ces épiciers ambulants ont rejoint la cohorte des pittoresques personnages qu'on ne croisera plus jamais dans les campagnes proches de super- ou hypermarchés.

Par contre, l'épicerie traditionnelle restera, tout au moins souhaitons-le, le plus longtemps possible, car nos villages ont besoin de vivre et ne peuvent devenir des villages-dortoirs.

Gageons que notre épicière actuelle fera une longue route à Marsanne, comme Mesdames Vendran, Maurel, Burel, Petit et Mary

M. P. WENDER

(2) Père de Dany Chassagnon, épicière de Marsanne, gérante COOP jusqu'en 1990.

Bibliographie :

René Barjavel, "La charrette bleue", 1980

Gérard Boutet, "Nos racines retrouvées", coll. Les Gagne-Misère, Jean-Cyrille Godefroy Ed., 2000

Martine Sadion, "La Drôme autrefois", Horvath, 1994

Roland Brolles, "La petite histoire de la Valdaine", La Mirandole, 1992

Georges Martin, "Dans les rues au temps passé", Librairie Roumanille, 1968

Les Annuaire Fournier de la Drôme, 1893-1956

A la rencontre de l'Histoire et de la Légende

Marsanne est riche d'un long passé où l'histoire et la légende se mêlent, souvent harmonieusement, parfois en totale contradiction, car l'histoire a ses certitudes et la légende ses interprétations.

Nous pourrions le constater en évoquant le cas de la "Pierre Sanglante", de l'affaire du "Picqueru", ou de celle des Porcelets.

1. LA PIERRE SANGLANTE

C'est ainsi que l'on nomme, depuis des siècles, une énorme pierre couchée qui marque le point de rencontre actuel des communes de Marsanne, Roynac, Roche-sur-Grâne et Grâne. Elle figure aux côtes 803 x 268 du secteur N° 7 - 8 de Crest, sur la carte de France au 1/25 000^e de l'I.G.N.

C'est un monolithe tabulaire d'environ 190 cm x 95 cm qui émerge du sol sur une épaisseur de 25 cm en moyenne. Sa surface, modelée par le temps, présente certaines veinures rougeoyantes sous la pluie, et des alvéoles dont la forme et la répartition favorisent l'imagination.

Son histoire authentique nous est connue depuis le Moyen-âge, mais, au-delà, le mystère de ses origines ou de son hypothétique appartenance à des rites païens demeure entier.

Nous ignorons si elle occupe là un emplacement géologique naturel, ou si elle y a été transportée par des hommes, soucieux de pratiques rituelles, à des époques reculées.

Seule face à cette ignorance, LA LEGENDE a fleuri et nous transmet ses fantasmes depuis des générations. Elle dit, qu'en des temps très anciens, des sacrifices humains furent célébrés sur cette dalle, laissant imaginer le martyr sanglant des victimes immolées.

Est-ce la vérité cristallisée, depuis des millénaires, au fond de la mémoire collective ? Est-ce, au contraire, le fait de l'imaginaire qui, inspiré par l'aspect de la roche, assimile les veinures à des taches de sang et les alvéoles aux marques creusées par les membres crispés des suppliciés ?

Espérons que des chercheurs - géologues, archéologues, ethnologues ou historiens - pourront un jour nous éclairer sur cette mystique lointaine et compléter nos connaissances actuelles de l'histoire.

L'HISTOIRE, telle que nous la savons aujourd'hui, remonte au 13^e siècle. Elle nous est révélée par des documents d'archives dont le plus ancien est de 1286 (3).

A cette date, le nom de "Pierre Sanglante" apparaît déjà comme une appellation d'usage courant. Il s'applique aussi bien à la pierre qu'à son lieu d'implantation pour désigner un même point de repère, connu de tous à la ronde.

Ce premier document est la transcription d'un acte de délimitation entre Marsanne et Grâne qui, selon la volonté de leur seigneur "Aimar de Poitiers", séparait les deux mandements par des bornes de pierre.

Il fut dressé près de la "Pierre Sanglante", par-devant Humbert d'Ourches, Guyonnet de Marsanne et Artaud de Roussillon, par Raymond de Vernejean, juge d'Aimar de Poitiers, et Guillaume Bayle, châtelain de Crest (3).

Son application fut respectée durant des siècles et nous savons qu'en 1605 (4), la vérification des limites de Marsanne avec Grâne se fit encore par référence à cet acte de 1286.

Des procès-verbaux nous le prouvent, en même temps qu'ils rappellent l'existence des vieilles bornes de pierre. Ils précisent qu'elles sont marquées de "Double Croix", celle que le peuple appelle "eichagnié" (5), et qui est le signe de la communauté de "Marsane" (6). Ils précisent aussi que l'une des anciennes limites s'appelle la "Pierre Sanglante", nous révélant ainsi le rôle historique joué par cette pierre depuis plus de sept siècles, c'est-à-dire un rôle de limite intercommunautaire pour se définir à la fois comme :

Limite singulière où le bloc géant sert de borne, de lieu-dit et point de repère universel

Limite suffisamment prestigieuse ou symbolique pour que de puissants personnages s'y soient rassemblés pour signer un acte décisif.

Limite enfin, immuable et incontestée, à laquelle les hommes de loi feront référence au long des nombreux litiges qui agiteront nos frontières intercommunales jusqu'à nos jours.

Voici donc évoquées l'antique légende et l'histoire véridique de notre pierre tachée de rouge, mais l'aventure ne s'arrête pas là, car le mystère originel demeure. Il continue de susciter recherches ou rêves nouveaux.

Des études récentes du cadastre Romain d'Orange (7) ont fixé l'extension de celui-ci jusqu'aux reliefs de Marsanne et de Puy-Saint-Martin.

Or, la "Pierre Sanglante" domine ces reliefs. Aurait-elle déjà marqué une limite territoriale au temps des Romains ? C'est l'empirique question qui commence à se poser.

Risque-t-elle d'inspirer la recherche ou d'enflammer la fiction ? "Wait and see"

Attendre et voir, comme disent les Anglais

(3) Archives Municipales de Marsanne, AM, FF1

(4) AM, FF9

(5) Ecriture phonétique d'une expression appartenant au langage local : "ei chagnié", qu'on peut traduire par : "c'est le signe"

(6) Orthographe de l'époque

(7) Cadastre découvert à Orange en 1949. Exemple unique dans le monde romain, il fait l'objet de savantes recherches (Etudes Drômoises N4, 1991, "Le cadastre B d'Orange et la cité des Triscastins", V. Bel et T. Odier)

II LE "PICQUEUR"

On raconte qu'au début du 18^e siècle, un phénomène curieux se manifestait quotidiennement, tout en haut du vieux bourg, sous les ruines du château féodal.

Chaque nuit, vers onze heures, des bruits souterrains se faisaient entendre, comme si l'on donnait des coups sous terre. Les gens du pays s'interrogeaient craintivement. Étaient-ce des esprits revenus hanter les lieux ? Assez rapidement, la régularité du bruit fit penser à la frappe de faux-monnaieurs, cachés dans d'imaginaires sous-sols du vieux château.

Alors, on établit des tours de garde, on surveilla les alentours afin de surprendre les coupables, mais on ne vit jamais, ni suspect, ni fausse monnaie, ni aucun préjudice porté aux habitants. Le mystère demeura total et les rumeurs eurent beau jeu durant quelque temps. Puis, comme le phénomène se prolongeait de soir en soir, les habitants finirent par en accepter l'énigme et l'appelèrent "le Picqueur".

Bien des Marsannais connaissent ce récit, transmis de génération en génération, depuis des siècles. Mais, la plupart ignorent que l'aventure est loin de s'arrêter là, qu'elle a dépassé nos frontières communales et intéressé d'éminents érudits.

Au temps de ce "Picqueur" (8), vivait à Marsanne dans sa propriété de "l'Escurie" (9), la famille Dufesc. Elle comptait parmi ses membres un châtelain, un avocat, un capitaine du Roi, et même un physicien. Ce dernier, Louis-Antoine Dufesc, dit aussi "Lozeran", fut baptisé le 7 janvier 1691 et entra dans la Compagnie de Jésus où il fit de hautes études. Devenu savant, il professa les mathématiques et les sciences physiques, et mourut à Tournon en 1755. Il fit partie des Académies de Béziers, Perpignan et Bordeaux.

Il exécuta de nombreux travaux, manuscrits ou imprimés, dont plusieurs furent couronnés. Son discours sur la "propagation du feu" reçut le prix de l'Académie des Sciences en 1738, en compagnie du célèbre mathématicien Euler.

Parmi tous ses écrits, certains ont été conservés dans les archives de l'Académie Royale de Béziers, et l'un d'eux concerna particulièrement Marsanne. Il s'intitulait : "Description d'un bruit souterrain de Marsanne, village du Dauphiné à deux lieues de Montélimart, par le Père Dufesc, de l'Académie de Béziers, lu le 4 novembre 1723". (10)

Nous savons que le savant y expliquait par "plusieurs raisons physiques" la cause de ce bruit, entendu chaque nuit, et que les habitants appelaient "le Picqueur". Malheureusement, nous ignorons ces "raisons physiques", car notre connaissance du document est aujourd'hui incomplète.

Certains ont dit qu'elles étaient d'ordre hydraulique, liées à des variations cycliques du débit des eaux souterraines au cours d'une journée.

Comment le savoir ? Il faudrait retrouver et relire le manuscrit. Or, le hasard faisant parfois bien les choses, voilà qu'une thèse de doctorat est en cours de réalisation. Elle a pour sujet "L'Académie de Béziers" et son auteur, dans un récent échange de correspondance m'a écrit, à propos de Dufesc-Lozeran : "Je suis intéressé par ce personnage (...) Les lettres de mes archives en font l'écho et j'en parlerai assez longuement dans ma thèse de doctorat".

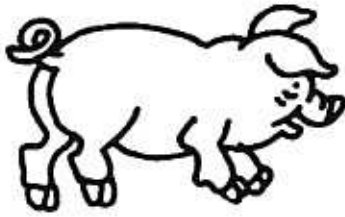
Trouverons-nous enfin, dans la thèse achevée, la réponse à nos questions ?

C'est une histoire que je ne manquerai pas de suivre

(8) Orthographe d'époque

(9) Propriété actuelle de M. et Mme Gillabert

(10) d'après A. Lacroix, Archives Civiles de la Drôme, arrondissement de Montélimar, Commune Marsanne



III LES PORCELETS

Cette histoire, contrairement aux précédentes, n'a laissé aucune trace écrite. Nos aînés la racontaient encore au cours des années trente et, en la retraçant aujourd'hui, j'aimerais la sauver de l'oubli.

C'était au temps des guerres de religion, entre 1569 et 1589. Marsanne la Catholique fut, à plusieurs reprises, durement assaillie et assiégée par les Protestants, sans jamais capituler. Il suffit de lire les comptes-rendus des évêques après leurs visites pastorales de 1603 et 1613 (11), pour avoir une idée des décombres et de la misère dans lesquels se trouvait notre village à la fin des conflits.

C'était une grande tristesse, mais les Marsannais restaient fiers de leur résistance. Isolés à l'intérieur de leurs remparts, ils avaient tenu tête, à force de volonté, de courage et d'abnégation. Ils avaient dû résister aux attaques, colmater les brèches, soigner les blessés et assurer la survie de la population.

Plus le siège durait, plus l'isolement était grand, et plus les réserves se faisaient rares. La faim menaçait alors les bêtes et les gens.

C'est au cours d'un de ces sièges particulièrement long et épuisant que se situe notre histoire.

L'ennemi, depuis longtemps, s'était installé autour de nos murailles. Bien ravitaillé par ses arrières, il espérait une victoire facile et attaquait hardiment. Pourtant, tous ses assauts furent repoussés et il dû changer de tactique. Il pensa, qu'en présence de forces égales, seule l'usure du temps qui entraînerait la famine, aurait raison des assiégés. Il s'organisa alors en position de longue durée.

Les malheureux, derrière leurs murs, comprirent la nouvelle tactique. Ils savaient que leurs maigres réserves ne leur permettraient pas de résister longtemps. Alors, ils eurent recours à la ruse.

Voici qu'une pauvre truie efflanquée venait de mettre bas ses petits. Ils décidèrent d'engraisser superbement toute la portée, mais cela ne pouvait se faire qu'au sacrifice de chacun, sur sa faible part de nourriture. Le consentement fut unanime et l'on vit grossir parmi les gens affamés, les petits cochons rebondis.

Un jour vint où leur taille fut jugée suffisamment "éloquente". Alors, on les lâcha hors des murs, et ce qu'on avait souhaité arriva.

Les protestants, stupéfaits de voir s'égayer un bétail aussi dodu, pensèrent que leurs ennemis, loin de mourir de faim, devaient avoir d'inépuisables réserves. Dépités, fatigués, ils quittèrent la place.

Nos aïeux furent sauvés, mais l'histoire ne dit pas ce qu'il advint des porcelets !!

Marsanne, juillet 1993
M.L. Raymond

VALLEE DU RHON

MARSANNE

Visite du vieux village

Pour la première visite guidée du vieux village proposée par les Amis du Vieux Marsanne, quelques personnes avaient répondu à l'invitation de Marie-Paule Wender la présidente.

Parmi ces personnes on remarquait M. et M^{me} Miossens une des nouvelles institutrices du village et passionnée par l'histoire locale.

La visite commençait à 15 heures devant la mairie et conduisait les visiteurs au travers des ruelles et à travers le temps.

D'autres visites sont prévues : dimanche 16 mai, dimanche 6 juin, dimanche 20 juillet et août rendez-vous à 16 heures.

Une initiative a encouragé, pour les touristes, mais aussi pour les locaux pour qu'il est toujours intéressant de s'instruire sans aller bien loin. ■



Le départ

DL 20-8-93

MARSANNE

Les amis du vieux Marsanne



On se souvient des recherches effectuées par les Amis du Vieux Marsanne concernant les épicerie à la fin du siècle dernier. Quoi de plus normal, que parmi les chars du défilé une véritable boutique ait été présentée lors du défilé du 15 août. Grâce à de patientes recherches, des

prêts, tout y était comme autrefois. Tout comme la classe et son élève au bonnet d'âne présentée par Mme Chertier et les membres de la M.J.C. L'O.N.F. s'activait, on coupait des troncs au passe partout. Et le club des activités féminines, etc. Ceci pour les associations, bien

entendu tout le matériel ancien était prêté ou conduit par les vieilles familles de la culture marsannaise, tout comme les somptueux chars et déguisements étaient du cru. Bravo et à l'an prochain. ■

DRÔME & ARDECHE

REGION ▼

Les Présidents de la République chez nous

Une exposition de photographies de "Mémoire de la Drôme" à visiter cet été à Valence



1963 : à Die Le général de Gaulle suivi du sénateur-maire Maurice Vétillon.

Les cinquante mille images, quinze mille documents anciens et trente films qui figurent dans les collections de "Mémoire de la Drôme" appartiennent au patrimoine du département. Ils permettent de reconstituer visuellement l'histoire, d'éclairer la vie quotidienne. Ils maintiennent le souvenir par leur valeur documentaire et pédagogique ; ils montrent le chemin parcouru par nos présidents dans ce pays drômois. C'est la vocation de "Mémoire de la Drôme" qu'il convient d'enrichir sans relâche grâce au concours de tous (2, rue André-Lacroix à Valence). Cette exposition sur "les présidents de la République dans la Drôme"

part de 1888. Sadi Carnot est à Valence dans son phaéton, escorté de cavaliers à brandebourgs. Il porte la barbe. Emile Loubet est l'enfant du pays. En 1902 il pose la première pierre du pont de Valence qu'il inaugure en 1905. On le voit aussi devant chez lui à Montélimar, en redingote et chapeau melon, avec sa barbier blanche. Quant à Alexandre Millerand il porte le loupin et se distingue par une forte moustache. En 1921 les soldats modèr 14-18 lui rendent les honneurs sur les pavés de la place de la gare de Valence. Il se rend à pied au kiosque à musique que Peyzet n'a pas encore rendu célèbre. En 1939, Albert Lebrun, plus majestueux qu'on ne l'imagine, rend hommage à

Emile Loubet, à Montélimar. Lui aussi se contente de la moustache. Après avoir inauguré le barrage de Donère-Mondragon Vincent Auriol préside à Valence en 1949 les cérémonies du 6^e centenaire du rattachement du Dauphiné à la France. Il a beau avoir l'air bon enfant, il coiffe tout de même le haut de forme et porte l'habit. Sa moustache se fait discrète. Grande époque des voyages présidentiels avec Charles de Gaulle qui, sur son itinéraire drômois, en 1963 s'arrête dans les petits villages, parle au maire, aux enfants, aux gens, avec bienveillance. Dans les villes, il draine les foules. C'est un style nouveau qui n'appartient qu'à lui. Toujours la petite moustache.



1949 : Vincent Auriol et Camille Vernet arrivent en voiture découverte devant l'hôtel de ville de Valence.

Photos André Deval (fonds Mémoire de la Drôme)

Vient le temps des présidents glorieux et en complet veston. Georges Pompidou en 1963 et Valéry Giscard d'Estaing en 1977 viendront visiter l'usine atomique de Pierrelatte. Ils endosseront, à la suite du général, la longue blouse blanche qui les fait ressembler aux grands chirurgiens du début du siècle. Mais ils n'effectueront pas de vraie visite officielle dans la Drôme. Enfin les deux septennats de François Mitterrand l'aurent souvent entendu dans le midi de la Drôme où il possède des amis et où vit l'une de ses sœurs. Après son élection, il effectuera son premier voyage officiel en 1981 à Montélimar. On le vit aussi sans protocole dans des caves des côtes du Rhône et des truffières

du Tricastin. Ainsi passent les Présidents. La Drôme demeure. Les photographes, les sons, les audiovisuels de "Mémoire de la Drôme" continuent d'illustrer l'histoire du département. Le témoignage. Actuellement : 2 rue André-Lacroix du lundi au vendredi de 15 à 19 heures. Entrée gratuite. Cette exposition, conçue par Jean-Paul Chairez assisté d'Isabelle Vaux et Marie-Thérèse Coste, a aussi demandé le concours de Jean Philippe Muller, Ghislaine Bailard, Karine Boucher, Lella Small, Marie-Louise Mouquet, Léone Berrcourt, Sabine Garbe et Patrick Rio. Plusieurs des clichés présentés appartiennent aux photographes André Deval, Jacques Dos-

ger, Jacques Medan du "Dauphiné Libéré", Bernard Sausset et René Verchère, et aux collections de Georges Fontanet, Thierry Roulette, Pierre Toire, APIAV (Bernard Chairez) Pierre Agreus. Archives départementales, mairie de Montélimar, Cogéma. C'est pour nous l'occasion de demander à tous les Drômois de bien vouloir nous confier aux fins de reproduction les photos de leurs albums de famille qui illustrent, soit un événement local, soit une scène de la vie quotidienne d'autrefois ou d'aujourd'hui : le travail, les loisirs, la mode, les traditions, les costumes, les fêtes. Cherchez bien et entrez à votre tour dans "Mémoire de la Drôme"

Pierre VALLIER ■